

Constructivismes en études ethniques au Québec
Retour à la notion de frontières de Barth

Constructivism and Ethnic Studies in Québec

Back to Barth's Notion of Boundaries

Constructivismo en los estudios étnicos en Québec
retorno a la noción de fronteras de Barth

Sylvie Genest

Volume 41, numéro 3, 2017

L'interculturel dans la cité
Interculturalism in the City
La interculturalidad en la ciudad

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043042ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1043042ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Genest, S. (2017). Constructivismes en études ethniques au Québec : retour à la notion de frontières de Barth. *Anthropologie et Sociétés*, 41(3), 59–85.
<https://doi.org/10.7202/1043042ar>

Résumé de l'article

Dans le domaine de la recherche sur l'ethnicité, la notoriété de Fredrik Barth n'est plus à faire. La reconnaissance qu'on lui témoigne à travers le monde depuis une cinquantaine d'années paraît inaltérable. Elle ne porte toutefois que sur quelques aspects très ciblés de son travail qui s'est finalement cristallisé autour de la notion de frontières (1969). Il est probable qu'une perspective aussi étroite ait contribué non seulement à une réduction de la pensée de Barth, mais aussi à la perte d'une certaine densité de la pensée constructiviste dans l'étude de l'ethnicité. Ma proposition consiste à montrer que la métaphore des frontières est un outil puissant indispensable à la modélisation des systèmes ouverts. Cette démonstration me permet deux choses : d'abord, de fournir quelques arguments à l'appui de mon hypothèse de l'engagement de Barth dans un constructivisme respectueux de tous les préceptes de la démarche systémique ; et de convaincre ensuite le lecteur de l'importance pour les études ethniques de fonder sur de meilleures assises la construction des connaissances qu'elles diffusent au sujet des différences humaines. La démarche dans son ensemble peut être considérée comme un plaidoyer pour une meilleure épistémologie des études ethniques, notamment dans le riche contexte des études ethniques à Montréal et au Québec.

CONSTRUCTIVISMES EN ÉTUDES ETHNIQUES AU QUÉBEC

Retour à la notion de frontières de Barth

Sylvie Genest



Introduction

Au début des années 1980, le sociologue Gary Caldwell publiait un très précieux bilan de la production intellectuelle dans le champ des études ethniques au Québec¹, dans le cadre d'un vaste projet de recherche consacré à l'étude des communautés culturelles ethniques initié par l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC). L'objectif poursuivi par Caldwell était «de faire le point sur ce qui existe déjà et de dégager par la même occasion des perspectives de recherche générale pour l'avenir» (Caldwell 1983:9).

Au même moment (1983), l'anthropologue Mikhaël Elbaz de l'Université Laval publiait un article d'un ordre comparable, partageant avec Caldwell le souci d'identifier des facteurs qui pouvaient avoir eu un impact positif ou négatif sur «notre connaissance du fait ethnique au Québec» jusqu'à ce jour (Elbaz 1983:7). La comparaison des deux publications est intéressante: alors que Caldwell s'intéresse spécifiquement aux «déterminants sociaux qui ont pu influencer sur la nature de la production intellectuelle» québécoise dans ce domaine (Caldwell 1983:16), Elbaz affirme pour sa part que certaines lacunes de ce champ d'études pouvaient s'expliquer non seulement par des «raisons institutionnelles et sociologiques spécifiques à la société québécoise» (Elbaz 1983:77), mais aussi par l'influence néfaste des «discours théoriques dominants» de l'époque, à savoir: «le fonctionnalisme et le marxisme orthodoxe» (*idem.*).

Or, aujourd'hui, «[b]ien des choses ont changé» sur le plan théorique comme sur le plan des contextes dans lesquels s'insèrent désormais les études ethniques au Québec. Pour le dire dans les mots de Danielle Juteau, auteure du livre

1. L'appellation «études ethniques» réfère ici à l'ensemble des activités académiques mono- ou multi- disciplinaires de formation, de recherche et de diffusion de la connaissance s'intéressant aux phénomènes de l'ethnicité comprise ici, et très largement, comme une des catégories de la différenciation humaine. Si «au début des années 1980, il n'exist[ait] pas encore de véritable tradition de recherche dans ce domaine» au Québec (Caldwell 1983:13), on observe en 2017 un mouvement fort, appuyé par des structures intra- ou inter- universitaires telles que des laboratoires, des chaires, des groupes de recherches et des observatoires.

L'ethnicité et ses frontières publié une première fois en 1999 et réédité en 2015, le « marxisme n'a plus la cote, ou si peu, le tournant constructiviste s'est imposé [et] les recherches et revues scientifiques se sont multipliées » (Juteau 2015 : e65).

Dans cet article, je m'intéresse au constructivisme comme déterminant épistémologique des études ethniques au Québec depuis les trente ou quarante dernières années. Cette orientation m'impose d'emblée de faire un retour sur les travaux de Fredrik Barth (1969) de même que sur la notion de *frontières* qui met en œuvre un constructivisme fort. Cela me permet de montrer que présentement, au Québec en tous cas, nous n'avons pas encore fini de tirer la leçon des enseignements du constructivisme dans le champ des études ethniques.

À propos de Fredrik Barth : quelques raccourcis

Dans le domaine de recherche sur l'ethnicité, la notoriété de Fredrik Barth n'est plus à faire. Titulaire de la chaire de recherche en anthropologie sociale de l'Université de Bergen (Norvège) de 1969 à 1974, professeur émérite en anthropologie sociale de l'Université de Boston (jusqu'en 2008), auteur de plusieurs livres et tout particulièrement d'un célèbre texte sur *Les groupes ethniques et leurs frontières* (1969), l'homme jouit depuis les années soixante d'une réputation fort enviable. De nombreux auteurs de partout à travers le monde ont reconnu et reconnaissent toujours la position clé que Barth a occupée dans le tournant paradigmatique de la recherche en ethnicité (Costey 2006 ; Eriksen 2009). Les chercheurs Berger et Luckman ont écrit que la *force* de l'idée de Barth « est d'avoir souligné que les identités, du fait de leur plasticité, n'existent que dans la mesure où elles parviennent à établir autour d'elles, par leur pratique, une zone de sécurité sous forme d'incompatibilités symboliques » (Berger et Luckman 2012 : e679, note 18). Aymes et Péquignot affirment qu'à leur sens, « l'idée centrale de F. Barth [fut] de privilégier l'interaction entre individus comme unité d'observation » (Aymes et Péquignot 2000 : 43). Poutignat et Streiff-Fénart soulignent quant à eux qu'on doit à Barth « d'avoir [ouvert] la voie à l'analyse de ce qu'il nomme l'organisation sociale des différences culturelles et à une approche processuelle de cette organisation » (Poutignat et Streiff-Fénart 2015 : 3). Pour oser le raccourci, nous pourrions dire que ces trois lectures de Barth font le bilan d'une contribution remarquable dans chacune des trois composantes de tout programme de recherche : son objet, ses méthodes et ses finalités.

Il arrive pourtant que toute cette reconnaissance qu'on lui témoigne par le biais de citations, de commentaires, de relectures, de traductions, de rééditions et de références ne porte en réalité que sur quelques aspects très ciblés de son travail. Il n'est pas peu de dire, par exemple, qu'il y a plus de 20 ans, Eriksen notait déjà dans le lectorat du Norvégien une tendance généralisée à ne retenir de lui que son texte de 1969 ; et pire encore, de n'en retenir que l'idée des frontières pour remplacer l'idée de différences culturelles (Eriksen 1996). Il apparaît

non seulement qu'une telle simplification ne rend pas justice à la pensée d'un anthropologue qui a publié de façon régulière au cours d'une carrière longue d'une soixantaine d'années (Barth 2007), mais aussi qu'un tel écrémage de la pensée de Barth a pu contribuer à faire naître, dans l'esprit des « auteurs qui lui manifestent une dette de reconnaissance », des interprétations contradictoires et des sources d'ambiguïtés dont il semble désormais difficile de se débarrasser, comme l'ont déjà souligné Poutignat et Streiff-Fénart (2015 : 7) dans un de leurs récents articles.

Or, ce qu'ignore malheureusement une lecture se restreignant à quelques moments phares de la production intellectuelle de Barth, c'est tout l'intérêt d'une pensée qui emprunte aux méthodes musclées et aux idées fécondes de la « théorie des systèmes » qui a pu imprégner l'anthropologie de tradition scandinave sous l'influence de Gregory Bateson dans les années 1960 (Eriksen 2009). Une telle réduction écarte de plus tous les apports d'une pensée riche d'enseignements précieux à l'égard des problématiques processuelles et génératives, si l'on convient qu'un « monde changeant exige des théories qui sont adaptées à l'étude du changement » (Eriksen et Nielsen 2013 : e2376)².

Les enjeux d'un constructivisme inachevé

De mon point de vue, une lecture simpliste du travail d'auteurs comme Fredrik Barth, Harald Eidheim, Gregory Bateson, Jean et John Comaroff et d'autres encore qui se sont intéressés aux processus de différenciation humaine dans une perspective constructiviste, processuelle et systémique ne constitue pas seulement une réduction de leur pensée ; c'est en fait la perte d'une certaine densité de la pensée constructiviste dans l'étude de l'ethnicité. Et l'ampleur de cette perte se mesure, à mon avis, en termes de rigueur théorique, de sérénité professionnelle des chercheurs et, finalement, de crédibilité scientifique des études ethniques contemporaines comme champ d'études aspirant au statut de discipline. C'est peut-être même sur le fond historique de cette perte intellectuelle que cinquante ans de constructivisme en études ethniques ne sont toujours pas parvenues malgré des promesses encourageantes à en faire un corps soudé de connaissances ; au point, affirment Poutignat et Streiff-Fénart où « on a pu légitimement se demander si [les nombreuses approches théoriques abordant ce thème] traitaient bien du même objet » (Poutignat et Streiff-Fénart 2015 : 5). Cela pourrait également expliquer pourquoi l'abondante littérature ayant alimenté le débat à son sujet depuis les années 1970 « n'a pas véritablement à ce jour permis de dégager une théorie générale de l'ethnicité » (Poutignat et Streiff-Fénart 2008 : 132).

Pour ajouter à ces constats pessimistes, mentionnons que les études ethniques traitent d'un phénomène dont les enjeux sociaux et politiques sont de plus en plus importants (Rinaudo 1999 ; Balde 2007) ; produisent des théories

2. Sauf indication contraire, les traductions des extraits sont les nôtres.

dont la cohérence est continuellement menacée par un débat qui traîne sur la nature (essentielle ou construite) de leur objet de recherche; regroupent un bon nombre de chercheurs dont certains travaillent dans l'angoisse d'être accusés de racisme (Meyran et Rasplus 2014) tandis que d'autres – il paraît la très grande majorité (Juteau 2015) – ont choisi d'adhérer à une approche constructiviste qui demeure pleine d'ambiguïtés (Poutignat et Streiff-Fénart 2015) et dont les pièges – notamment ceux du relativisme – sont tout aussi redoutables que ceux de l'essentialisme qu'on tentait d'éviter.

Parmi les difficultés théoriques spécifiques à ce champ d'études, il faut d'abord soumettre à l'examen le concept d'ethnicité lui-même, lequel pose d'emblée la question de sa « validité théorique [...] pour rendre compte des phénomènes sociaux et politiques actuels », malgré une « réelle croissance exponentielle de l'usage du mot *ethnicity* dans la production scientifique » depuis les années 1970 (Martiniello 2013 : 14-20). Pour Martiniello, qui justement fait de cet « examen du concept d'ethnicité [...] l'objectif de [son] ouvrage » (*ibid.* : 22), la complexité du phénomène que veut recouvrir ce terme exige une approche qui soit transdisciplinaire, multidimensionnelle et *multiscale*, c'est-à-dire qui permette de l'apprécier à plusieurs niveaux d'analyse (micro-, méso- et macro-) (*ibid.* : 144). Or, il appert que les méthodes constructivistes se caractérisent par leur dimension transdisciplinaire et leur capacité à rendre compte de la complexité. Quant à la problématique des échelles, elle est typiquement liée aux approches systémiques. Barth y consacrait d'ailleurs une réflexion importante dans un texte de 1978 intitulé *Scale and Social Organization*, publication pourtant « largement ignorée dans les travaux anthropologiques des dernières décennies [portant] sur la globalisation » (Trémon 2012 : 260). Situant les jeux d'échelles dans le cadre d'une problématique processuelle, Barth y voit une « propriété des systèmes sociaux forgés dans l'action, et non un cadrage opéré *a priori* par l'observateur », ce qui permet, par exemple, de considérer qu'une « rencontre entre trois personnes n'est pas, par nature, une rencontre à petite échelle [et qu'elle] peut déboucher sur la mise à jour de systèmes locaux ou globaux » (Trémon 2012 : 261). Dans une autre publication, plus tardive, Barth (1987a) interprète une scène se déroulant dans un temple bolovip (Papouasie–Nouvelle-Guinée) comme le « moment d'une relation durable d'un individu à une collectivité » (Barth 1987a : 28); il illustre de la sorte la manière dont les acteurs actionnent eux-mêmes les échelles, une dimension que Barth tend alors à concevoir en termes de relation (Trémon 2012 : 262). Or, si les études ethniques reconnaissent généralement l'importance de la dimension scalaire, elles semblent peu enclines à en observer les rapports et les effets processuels *in fieri*, négligeant de ce fait un point fort de la pensée systémique et laissant à d'autres le soin de s'y intéresser (White et Côté, à paraître).

Dans un autre registre, Poutignat et Streiff-Fénart distinguent au moins trois sources de difficultés théoriques liées au terme *ethnicité* : la première est relative à son *inconstance sémantique* (« entre race, ethnie et culture »);

la deuxième, à l'alternance souvent rapide et discrète entre ses différentes valeurs significatives («entre variable et propriété»); et la troisième a plutôt affaire avec l'instabilité importante de son niveau d'opération logique («entre concept et objet») (Poutignat et Streiff-Fénart 2015). La combinaison du terme *ethnicité* avec d'autres notions tout aussi instables comme celle de *frontière*, par exemple, vient encore complexifier le sens d'expressions comme «l'ethnicité et ses frontières», «les groupes ethniques et leurs frontières», «les frontières ethniques», «identité ethnique et métissage: frontières et ciment culturel pour trouver l'équilibre naturel»³. Ici encore, les méthodes et théories constructivistes ont des outils rigoureux à proposer pour dénouer de telles impasses. À ce propos, il faut lire Bateson et sa manière de concevoir l'utilisation de la «théorie des types logiques» dans la construction des modèles interprétatifs en sciences humaines (Bateson 1977a:300-331). Il n'est «pas du tout rare», dit-il à ce propos, «que les théoriciens du comportement commettent [...] précisément l'erreur de classer ensemble le nom et la chose nommée» (Bateson 1977a:300), dérapant de ce fait vers ce «même glissement» qu'ont aussi identifié Poutignat et Streiff-Fénart (2015:4) «entre une catégorie d'analyse et un groupe social réel». Les conséquences de ces erreurs sont des plus importantes: elles provoquent carrément l'effondrement des logiques argumentaires. On peut, pour le comprendre, lire le texte de Bateson intitulé «Contact culturel et schismogénèse» (Bateson 1977b:77-87).

Outre ces différents enjeux théoriques, les études de l'ethnicité impliquent aussi des enjeux éthiques qui, à mon avis, sont à considérer comme d'autres indices d'une réflexion épistémologique inachevée. À ce chapitre, on ne peut nier les signes d'une anxiété professionnelle grandissante chez les chercheurs de l'ethnicité, anxiété principalement liée au risque que comporte désormais la manipulation de certains concepts qui semblent recouvrir des questions éthiques (ethnicité, ethnie, race, culture). Or, certains chercheurs ont pu penser à tort qu'une adhésion massive «aux prémisses du constructivisme, à savoir que l'ethnicité est construite, contextuellement variable et contingente» (Juteau 2015:e-4911) pouvait offrir un rempart sécuritaire contre les dangers de l'essentialisme en tant que conception «qui attribue des caractéristiques fixes [...] à l'ensemble des membres d'un groupe» (*ibid.*: e-3013); et, conséquemment, que cette étiquette leur assurerait une protection suffisante contre la réinterprétation raciste de leurs théories.

Tout n'est pas si simple. Car cette forme de constructivisme que Danielle Juteau dit être si répandue en études ethniques en est une, à l'évidence, qui n'observe pas les préceptes fondamentaux normalement suivis dans le cadre d'une version plus robuste; c'en est une qui se prive en outre de méthodes capables de «garantir l'accès à une pensée qualitative rigoureuse» (Le Moigne 2006:85).

3. Citation tirée du site: <https://matricien.org/politique/identite-et-metissage/>, consulté le 25 juin 2017.

Une telle forme *faible* du constructivisme présente conséquemment des failles par lesquelles peuvent s'infiltrer des fumées toutes aussi nocives que celles se dégageant du feu de la critique essentialiste. Un tel constructivisme *de surface, de défense* ou *d'opposition* (que je regrouperai désormais sous la rubrique des *approches constructivistes*⁴) ne répond pas aux exigences d'un constructivisme mieux achevé et n'est peut-être même pas admissible à cette enseigne; car il ne suffit pas d'«affirmer que “la science construit son objet” ou que “la réalité sociale est produite par les êtres humains” [...] pour qualifier un point de vue de constructiviste en sciences sociales» (Pires 1997: 33).

Le Constructivisme conçu comme cadre épistémologique

En résumé, comme le dit Marie-José Avenier, si plusieurs «théorisations [...] se présentent sous le label “constructiviste”», toutes ne peuvent pas revendiquer leur légitimité en tant qu'assise épistémologique (Avenier 2011 :373). La plupart des travaux se réclamant des approches constructivistes admettent généralement le caractère construit de leur objet de recherche, mais n'adoptent pas pour autant les méthodes et les mises à l'épreuve de la connaissance qui seraient conséquentes de leur prémisses ontologique. Or, si les approches constructivistes permettent bien «de dénaturiser les phénomènes, d'en éclairer l'historicité et d'en faire ressortir la contingence», il n'y a pas de raison de «s'en contenter» (Galvez-Behar 2009 : 106).

Lorsque considéré en tant qu'*épistémologie*, le Constructivisme (désormais identifié dans ce texte par la majuscule) ne saurait se réduire à cette hypothèse ontologique récurrente que l'on retourne continuellement au sujet du statut de la réalité connaissable.

Le Constructivisme est une théorie qui spéculer sur les différents aspects de la connaissance, c'est-à-dire sur :

- Sa *nature*, considérée comme étant processuelle, expérientielle et subjective;
- Ses *origines*, situées par Piaget dans la rencontre d'un sujet avec un objet à connaître;
- Sa *valeur*, mesurée à sa pertinence à l'égard d'un *projet* de connaissance;
- Ses *conditions d'émergence*, réunies dans les méthodes de modélisation systémique;
- Et ses *limites*, déterminées par les finalités que se fixe un sujet.

4. Poutignat et Streiff-Fénart utilisent aussi cette expression dans leur article de 2015. Il ne faut pas présumer qu'il y a équivalence entre le répertoire des théorisations que ces auteurs et moi regroupons respectivement sous ce libellé.

Sur ces fondements, le Constructivisme oppose aux préceptes positivistes d'évidence, de réduction, de causalité et d'exhaustivité de nouveaux préceptes de pertinence, d'ouverture, de téléologisme et d'agrégativité dont on peut trouver une présentation fort claire et organisée dans les ouvrages de référence de Jean-Louis Le Moigne (2006), qui adopte la perspective d'un Constructivisme pragmatique ; et de Lincoln et Guba (1985), qui se positionnent plutôt dans l'esprit d'un Constructivisme subjectiviste, parfois qualifié d'interprétativiste (Avenier 2011)⁵.

De manière plus générale, on peut dire que le Constructivisme a été conçu pour mener à bien *l'étude des systèmes biologiques* qui se distinguent des autres parce qu'ils sont «capables de changements adaptatifs», ce qui inclut «les organismes isolés comme les organisations sociales ou écologiques d'organismes» (Bateson 1980 :50). De ce fait, le Constructivisme convient mieux à l'étude d'objets complexes et à l'appréhension de cibles d'étude *conceptuelles* que les programmes positivistes qui considèrent leurs objets dans leur substantialité plutôt que dans leur phénoménalité. Bateson formule cette dernière remarque de la manière qui suit :

L'univers explicatif fondé sur la substance ne permet d'appréhender ni différences ni idées, mais seulement des forces et des impacts. Et, à l'opposé, l'univers de la *forme* et de la communication n'évoque ni objets, ni forces, ni impacts, mais uniquement des différences et des idées : une différence qui crée une différence *est* une idée. C'est un *élément (bit)*, une unité d'information.

Bateson 1980:47-48

Le présent article repose sur la prémisse de l'adhésion de Barth à l'ensemble des hypothèses fondatrices du Constructivisme telles qu'elles viennent d'être succinctement présentées. Mon intention n'est pas, toutefois, d'en faire céans la démonstration ; une telle entreprise mérite un espace important que je me promets d'aménager ultérieurement, mais dont je ne dispose pas ici.

Le projet de cet article consiste plutôt à fournir quelques éléments qui devraient convaincre le lecteur de l'engagement de Barth dans une démarche systémique et, concurremment, de l'importance et de l'urgence pour les études ethniques de fonder sur de meilleures assises la construction des connaissances qu'elles diffusent au sujet des différences humaines. Parmi ces éléments, je présenterai l'idée de *frontière* telle qu'elle fut introduite par Barth en 1969 comme une notion indispensable à la conceptualisation de *l'ouverture des systèmes sur leur environnement*, hypothèse qui, depuis les années 1950 ou 1960, constitue l'une des deux clés du Constructivisme⁶.

5. Pour une comparaison et même une distinction entre ces deux formes de constructivisme épistémologique, voir Avenier (2011).

6. L'autre clé est l'*hypothèse téléologique*, dont il ne sera pas question dans ce texte. Voir Le Moigne (2006).

Barth dans le sillon des travaux de la fondation Macy

On peut dire sans trop se tromper que Barth a élaboré son programme de recherche dans la perspective souhaitée d'un dépassement du structuralisme et du fonctionnalisme qui avaient prédominé jusque dans les années 1950 en anthropologie. En tant qu'auteur de sa biographie intellectuelle, Eriksen (2015) a pu témoigner de cette « critique du fonctionnalisme structural » que formulait Barth dans ses travaux et son enseignement (Eriksen 2009 : 219, 2015). À partir d'une autre perspective, Frederick G. Bailey semble avoir tiré la même conclusion de sa lecture des deux recueils d'essais écrits par Barth entre 1955 et 1972. Dans le résumé qu'il fait de ces essais, Bailey dit que le travail de Barth se construisait en réaction à trois courants majeurs de l'anthropologie sociale des années 1950-1960 : le courant historique, parce qu'il laissait de côté la richesse d'un présent empirique ; le courant fonctionnaliste, qui se trompait en attribuant des motivations aux composantes des macro systèmes plutôt qu'aux personnes ; et le courant structuraliste, qui négligeait les échelles locales au profit des échelles institutionnelles, diminuant de ce fait le spectre des observations (Bailey 1982 : 584).

L'un des signes probants de ce dépassement que souhaitait effectuer Barth est sa propension à formuler ses problématiques en termes d'*organisation* (plutôt que de structure), un concept qui, si on le met sous la lentille constructiviste, revêt une importance capitale pour la modélisation des systèmes complexes. C'est-à-dire que, dans ce contexte de construction de la connaissance par modélisation systémique, l'*organisation* est une propriété qui rend compte des systèmes autonomes « à transformer et se transformer, et produire et se produire, et relier et se relier, et maintenir et se maintenir » (Le Moigne 2006 : 188).

Or, c'est aussi ce dépassement que souhaitaient justement effectuer les *chercheurs éminents* réunis dans les années 1950 par la fondation Macy (*ibid.* : 54). L'objectif de la cybernétique de seconde génération consistait précisément à surmonter cette difficulté que le structuralisme et le fonctionnalisme n'avaient pas pu dénouer auparavant, à savoir : permettre « la prise en compte simultanée du fonctionnement (l'activité) et de l'évolution morphogénétique (l'évolution) du phénomène modélisé » (*idem.*). Pour réaliser ce dépassement, précise Le Moigne, la « notion de structure [devait s'effacer] au profit de la notion d'interface » et la prémisse structuraliste de la fermeture des systèmes devait être abandonnée au profit de celle de leur ouverture sur l'environnement (*ibid.* : 54-57).

L'ouverture des systèmes

Cette hypothèse de *l'ouverture des systèmes sur leur environnement* est au cœur du Constructivisme et de ses méthodes de modélisation des *objets en tant que systèmes*, notamment ceux que nous considérons *hypercomplexes*

et évoluant (Morin 2005)⁷. Il s'agit là, en fait, de l'un des quatre préceptes fondamentaux de la théorie de la modélisation systémique ; précepte dit du *globalisme* et nommé par opposition au *réductionnisme* du paradigme positiviste (Le Moigne 2006 : 35). Plusieurs indices tendent à montrer que Barth a élaboré toute sa « procédure de découverte » sur la base même de cette hypothèse de *l'ouverture des systèmes*, et ce dans la perspective de mettre fin à l'impasse théorique dans laquelle se trouvait l'anthropologie classique à l'époque où il commençait sa vie académique ; et dans la perspective de développer sa conception de l'organisation des objets complexes tels que ceux qu'étudient l'anthropologie et les sciences humaines et sociales en général.

C'est dans *Cosmologies in the Making: A Generative Approach to Cultural Variation in Inner New Guinea* (1987a) que Barth me semble avoir consigné le plus grand nombre de ces indices, notamment dans un chapitre où il livre ses réflexions sur la théorie et la méthode anthropologiques (Barth 1987b). Non seulement trouve-t-on dans ces pages la confirmation que « [l]a perspective [qu'il a] adoptée diffère de celle du structuralisme dans un certain nombre de ses hypothèses ou de ses implications ontologiques » (Barth 1987b : 84) ; mais on peut aussi y observer le rejet de cette « hypothèse manifestement fautive de la fermeture [des systèmes] comme base méthodologique » (*ibid.* : 8). Plutôt, Barth souscrit aux recommandations de la théorie systémique qui consiste à voir l'objet de recherche comme une *partie immergée dans un plus grand tout*, comme un objet ouvert sur son environnement :

[L]e mode de vie d'un peuple n'est [...] pas un système fermé, contenu dans ses propres constructions culturelles [...] Il est insuffisant de délimiter l'objet de l'étude anthropologique à l'étude des idées [culturelles], des représentations collectives ou des formes culturelles : nous devons les localiser dans un système plus large que celui que la culture elle-même englobe.

Barth 1987b : 87

Un autre passage particulièrement explicite nous convainc encore davantage de l'intérêt de Barth pour la modélisation des *systèmes ouverts* qu'il présente dans la perspective d'une meilleure appréhension de leur complexité :

7. Il est intéressant de mettre en parallèle le concept d'*hypercomplexité* en tant que « notion nouvelle et capitale pour considérer le problème humain [et les] phénomènes véritablement stupéfiants de très haute complexité » d'Edgard Morin, d'une part (Morin 2005 : 51) ; et le concept plus récent de super-diversité qui, chez Vertovec, est une « notion visant à souligner le niveau et un type de complexité qui dépassent tout ce que [la Grande-Bretagne] a jamais connu jusqu'ici » (Vertovec 2010 : e94). On y reconnaît la même préoccupation pour les différentes figures de la complexité, dont il importe de définir les niveaux, les degrés et les variétés. En ce sens, Eriksen a raison de se préoccuper du peu de sérieux avec lequel on intègre souvent ce terme dans les débats sur les migrations et sur l'appartenance ethnique, sans chercher à le définir (Eriksen dans Vertovec 2010 : e99).

Nous avons certainement besoin d'un modèle pour les systèmes se situant au-dessus du niveau des relations sociales discrètes. Mais pour améliorer notre analyse, nous devons réviser les propriétés de définition avec lesquelles nous investissons notre concept de tels systèmes. Surtout, je vois un besoin de reconnaître que ce que nous appelons les sociétés sont des systèmes désordonnés, caractérisés par une absence de fermeture. Mais comment concevons-nous et décrivons-nous les systèmes ouverts désordonnés?

Barth 1992:21

D'autres indices d'un ordre plus *historique* ou *sociologique* que théorique peuvent encore être ajoutés à l'appui de mon hypothèse d'un ralliement de Barth au mouvement intellectuel des méthodes de modélisation constructivistes. Il est démontrable, par exemple, que Barth entretenait un lien privilégié d'ordre intellectuel avec Bateson, qui est l'une des principales figures de l'intégration de la théorie des systèmes dans les sciences humaines. On trouve chez Barth et Bateson la même propension à puiser certains de leurs modèles explicatifs dans les métaphores biologiques. Alors que Bateson cherchait dans le problème de la symétrie radiale et de la segmentation transversale des animaux une inspiration pour développer sa théorie de l'organisation sociale (schismogenèse), Barth se référa pour sa part à la «construction de lignes phylétiques» (un concept de la théorie de l'évolution biologique) pour construire sa représentation des processus d'évolution culturelle (Barth 1969, dans Poutignat et Streiff-Fénart 2008:248).

Dans un article consacré à la place de la pensée systémique dans l'édification du «paradigme ethnique de la mer du Nord», Eriksen (2009) montre de manière probante et de l'intérieur l'influence que peut avoir eu Bateson sur une génération d'anthropologues norvégiens à partir du milieu des années 1970. Cette «affinité étrange qui unit l'anthropologie sociale norvégienne à la théorie systémique» (Eriksen 2009:225) s'est exprimée, d'après Eriksen, par l'emprunt de certains concepts (dont ceux de schismogenèse, de double contrainte, de boucles de rétroaction); et, surtout, par le développement de nombreux «points de convergence [...] entre la théorie émergente de H. Eidheim sur l'ethnicité et le travail de G. Bateson sur la métaphore des relations écologiques appliquée à divers domaines de la communication» (*ibid.*: 221).

C'est à partir de ces possibles *points de convergence* que je compte maintenant construire une représentation systémique de la notion des frontières, spécifiquement dans le cas où cette notion est utilisée pour modéliser des *différences* en tant qu'information susceptible d'assurer ou d'entraver le fonctionnement d'un système en évolution.

Un retour à la notion de *Frontières* : trois déclinaisons possibles

Dans son essai de 2009, Eriksen établit le rapport possible entre le métalogue de Bateson intitulé «Pourquoi les choses ont-elles des contours?» (Bateson 1977a:46-50) et le modèle interprétatif de Harald Eidheim sur le

déroulement des interactions intra- et interethniques. Sur le plan des idées, on doit comprendre qu'il y a un certain rapport entre l'acte de *délinéation* que décrit Bateson (le traçage de contours qui permet au dessinateur de différencier les formes du fond, ou encore au modélisateur de définir les limites d'un objet) et celui de la *dichotomisation* du modèle de Eidheim (un mécanisme de mise en opposition qui, en conjonction avec le mécanisme de *complémentarisation*, pourrait favoriser le maintien de la stabilité des sociétés pluriethniques).

Pour établir de façon plus étroite la correspondance qu'il discerne entre les deux idées, Eriksen écrit :

[Alors que les artistes] les dessinent parce qu'ils sont nécessaires [...], les «contours» des groupes ethniques obéissent à la même exigence. La vie sociale se déroule sans discontinuer, mais les individus et les groupes tracent des frontières tout autour d'eux afin de renforcer leur propre identité.

Eriksen 2009 : 223

Si l'adéquation entre les actes de *délinéation* et de *dichotomisation* n'est pas, à mon avis, complètement rigoureuse, ce rapprochement entre le métalogue des contours de Bateson (publié en 1953⁸) et les *problématiques de la différence* (ethnique ou autre) abordée par de nombreux chercheurs de l'ethnicité depuis les années 1970 est hautement pertinent dans le contexte de cette étude du concept de frontière en tant qu'outil de l'*instrumentarium* constructiviste contemporain. Car non seulement donne-t-il un exemple lumineux de la manière dont s'est manifestée «l'influence de l'analyse systémique batesonienne [sur] l'anthropologie norvégienne» (Eriksen 2009 : 223); mais encore me permet-il de mettre l'accent sur la fonction *méthodologique* de la métaphore des frontières dans le cadre de la pensée théorique constructiviste.

En effet, dans le contexte des méthodes de modélisation systémique, la notion de frontière – parfois remplacée par celle de contour, d'enveloppe, de membrane ou de limite, selon la métaphore privilégiée par le modélisateur⁹ – est l'un des principaux outils de la modélisation des systèmes ouverts. Comme le résume Le Moigne (2006) dans sa *Théorie du Système général*, cette notion réfère à :

L'ensemble fini des processeurs par lesquels [un objet à modéliser, comme un groupe ethnique, par exemple] reçoit ou émet les événements qui

8. Ce métalogue est aussi publié en français dans *Vers une écologie de l'esprit*; voir Bateson (1977a : 46-50).

9. Il est intéressant de savoir que la théorie du Système général telle qu'articulée par Le Moigne (et donc, en français) utilise le terme de frontière ou d'interface. Le Moigne affirme que cette théorie générale s'est dotée d'une «intelligence opérationnelle du concept de frontière» (Le Moigne 2006 : 127) qui s'articule en neuf niveaux et qui, conséquemment, dépasse désormais la «délinéation quasi topologique» propre à la métaphore initiale du contour ou des frontières (*idem*).

concernent ou affectent son comportement [...] (Il résulte de cette définition qu'un système fermé n'a pas de frontière! Ou encore, de façon moins paradoxale, que son environnement est vide.)

Le Moigne 2006:117

Considérée comme levier de la *pensée complexe* (dans le sens privilégié par Edgar Morin), la notion de frontière intervient généralement dès que le modélisateur se propose «de représenter l'objet actif, intervenant donc dans ou sur des processus» (*ibid.*: 127). Il n'est pas banal, dans ce contexte, de rappeler qu'à l'époque où Barth et ses collègues mettaient la dernière main à leur célèbre ouvrage *Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organization of Difference* (1969), le cercle des cybernéticiens réfléchissait de son côté à «l'identification de la différenciation [des systèmes] par celle des frontières» (Le Moigne 2006:242)¹⁰. Dans un texte intitulé «Hierarchy, Entitation, and Levels» (1969), l'homme de science Ralph W. Gerard soulignait en ce sens «l'intérêt des dispositifs d'exagération des différences» dont nous disposons tous – humains – aux fins de représentation du monde qui nous entoure.

L'histoire du concept de frontière est intéressante si on regarde la place qu'il a occupée dans le développement de la modélisation des systèmes ouverts. Il s'agit d'une métaphore fondée sur «l'expérience modélisatrice des théoriciens de la biologie» (Le Moigne 2006: 54) qui s'est éventuellement positionnée «au centre d'agendas de recherche influents en anthropologie, en histoire, en sciences politiques, en psychologie sociale et en sociologie» (Lamont et Molnar 2002: 169). Les nombreux chercheurs qui en ont fait usage dans l'élaboration de leurs théories semblent toutefois ignorer en grande partie l'utilisation qui en est faite au-delà de leurs propres spécialités et à travers les sciences sociales (Lamont et Molnar 2002: 168); et ce, au détriment d'une meilleure compréhension du potentiel explicatif de cette notion primordiale dans l'exercice de modélisation des systèmes ouverts.

Dans la section qui suit, je propose de présenter chacun des trois pôles à partir desquels il est possible d'appréhender la notion de frontière lorsqu'on décide de la considérer comme un instrument conceptuel de modélisation systémique: le pôle formel, le pôle fonctionnel et le pôle processuel. Au pôle formel de sa définition, la frontière est comparable à un contour, à une limite territoriale ou à une définition qui précise le sens d'un concept. Au pôle fonctionnel, la notion de frontière se comprend mieux comme une interface aux fonctions de contrôle, de

10. Précisons, au passage, que la cybernétique dont il est question ici n'est pas celle de la première génération, dont les travaux visaient à modéliser «des *régulations du fonctionnement*, par la féconde introduction du concept de *boucle informationnelle de retrocommande*» (Le Moigne 2006: 54); mais plutôt celle «plus originale [développée] à l'initiative notamment des rencontres de la fondation Macy au fil des années cinquante» et dont l'objectif était de remplacer la «notion de *structure* [...] au profit de la notion d'*interface*: l'*interface* d'un projet conçu dans un environnement perçu» (*idem*).

défense et de maintenance des entités. Quant au pôle processuel de sa définition (privilegié par Barth dès 1969), la notion de frontière est plutôt compatible avec l'idée de conversion, c'est-à-dire avec l'idée d'un passage dont le prix ne serait rien de moins que la transfiguration de tous ceux qui le franchissent.

Frontière-contour : un moyen pour découper le monde

À propos de frontières et de modélisation

LA FILLE : Papa, pourquoi les choses ont-elles des contours? [...]

LE PÈRE : Est-ce que tu veux dire que nous donnons des contours aux choses lorsque nous les dessinons, ou bien que les *choses* mêmes ont des contours, que nous les dessinons ou pas?

LA FILLE : Je n'en sais rien. Dis-le moi, toi.

LE PÈRE : Je ne sais pas non plus, ma chérie.

Bateson 1977a:46

Au pôle formel de sa définition systémique, le concept de *frontière* se réfère à l'acte d'*entitation*, mot introduit par R.W. Gerard (1969) pour désigner les processus d'identification des entités. Le Moigne en parle comme de la «science par laquelle l'homme reconnaît un même être, et lui donne existence en le dotant d'un nom, unique et reconnaissable» (Le Moigne 2006 :71). Il s'agit donc de *nommer*, de *désigner* ou d'*attribuer des identités aux choses*, pas seulement aux «troupeaux de moutons», mais aux «conversations» aussi, précise Bateson (1977a) dans le métalogue déjà cité.

En ce premier sens, le concept de frontière trouve des usages qui vont de la référence à la *matérialité des frontières territoriales* (Lamont et Molnar 2002 : 183) jusqu'à l'évocation d'une *segmentation entre «nous» et «eux»* qui serait plutôt d'ordre psychologique (*ibid* : 169). L'hypothèse des frontières de l'historien Frederick J. Turner, par exemple, se trouve à l'extrémité *matérielle* de la règle graduant cet axe (voir Durafour 2007¹¹); alors que les études ethniques favorisent plutôt une acception *idéelle* du terme, ce qu'affirme Martiniello en écrivant que les «frontières dont parle Barth ne sont pas physiques mais plutôt sociales et symboliques» (Martiniello 2013 : 60). Sur ce premier axe, les théories s'appuient sur une conception de la frontière (tangibile ou non) comme ligne de démarcation entre deux *parties* fortement différenciées. Chez Turner, par exemple, on parle de la démarcation physique entre la bande littorale des terres américaines et l'océan Atlantique ou encore de la limite tangible entre l'Est civilisé et la nature sauvage du Far West (Durafour 2007). Tandis que chez Juteau, on parle, entre autres, du maintien des «lignes de démarcation entre les Autochtones, les peuples colonisateurs, les groupes ethniques et les immigrants» (Juteau 2015 : e481).

11. Rappelons que les travaux de Turner datent de la fin du XIX^e siècle.

À cette première étape du travail d'interprétation, les métaphores de «limites ou [de] frontières» sont des outils qui «nous permettent de circonscrire l'ensemble ou le système à l'étude et de le distinguer des autres systèmes et de son environnement» (Lapointe 1993 : n.p.). En quelque sorte, la métaphore des frontières agit ici comme substitut du concept de définition – au sens de «dire pourquoi une chose n'est pas toutes les autres» (Claudel 1984 [1907]). Dans l'écriture de Juteau, ce lien entre frontière et définition est fort et régulièrement mis en évidence dans des expressions comme «délimiter les frontières», «définir l'identité collective», «définir les contours, les frontières de la communauté», «redéfinition des frontières» ou «frontières politiques et juridiques définies par l'État» (Juteau 2015). Qu'elles soient matérielles ou idéelles, effectives ou imaginées, les frontières sont, à ce niveau d'interprétation, le trait que nous traçons pour noter une différence – la plupart du temps de manière arbitraire, mais aussi selon la meilleure concordance possible avec nos expériences.

La métaphore de la frontière-contour incite parfois à une expression manichéenne des différences. Lorsqu'ils y pensent en ces termes d'entitation, les auteurs utilisent alors des formules contrastantes du type «Pakhtun» et «non-Pakhtun» (Barth 1969); «*kin and neighbours*» et «*non-kin and non-neighbours*» (Eidheim dans Barth 1969); «Nous et Eux» (Severi 2010); et d'autres paires encore. Danielle Juteau nous en donne ici une version générique exemplaire en écrivant que «chaque groupe [...] possède une frontière composée d'une face interne *et* d'une face externe» (Juteau 2015 : e335).

Il est intéressant, en terminant ce volet, de citer la définition de «Qu'est-ce que définir?» proposée par le moraliste Joseph Joubert; car celle-ci renvoie à l'idée tout à la fois puérile et sensée de *dessin*, telle qu'exprimée par Bateson par le truchement de la fille dans son métalogue :

Qu'est-ce que définir? C'est décrire, c'est dessiner avec des mots ce que l'esprit seul aperçoit; c'est donner des extrémités à ce qui n'en a pas pour l'œil; c'est peindre ce qu'on ne saurait voir; c'est circonscrire, en un espace qui n'a pas de réalité, un objet qui n'a pas de corps. Et qu'est-ce que bien définir? C'est représenter nettement l'idée que tous les esprits se font, en eux-mêmes et malgré eux, de l'objet dont on veut parler, quand ils y pensent au hasard.

Joubert 1861 : 323-324

Frontière-interface : un lieu pour observer les dynamiques relationnelles

À propos de courroux et de tolérance

LE PÈRE : [...] William Blake [...] était à la fois un grand artiste et un homme fort courroucé. Parfois, il notait ses idées sur des bouts de papier, et il en faisait des boulettes qu'il lançait sur les gens [...]

LA FILLE: Il n'était pas très tolérant n'est-ce pas?

LE PÈRE: Tolérant? [...] Eh bien, non, Blake n'était pas très tolérant et il ne pensait même pas que la tolérance soit quelque chose de bien; pour lui, la tolérance rend les choses baveuses. Elle estompe les contours et embrouille tout [...]

Bateson 1977a:46-47

Au deuxième pôle de sa définition, la notion de frontière est abordée dans les termes de ses fonctions; ce qui permet cette fois de modéliser *la différence* entre un objet et son environnement en exploitant tout le registre des dynamiques relationnelles qu'ils entretiennent ensemble. Le concept trouve alors des usages qui vont de l'idée d'une fermeture étanche aux fonctions d'exclusion et de protection à celle d'un mécanisme d'échange avec l'environnement dans la perspective d'une maintenance des activités vitales de l'entité observée. Dans ce cas, soit la frontière représente, comme chez Max Weber, «la fermeture monopolistique d'une communauté motivée par la volonté de l'exclusion des compétiteurs pour des ressources limitées» (Winter 2004: 89); soit on lui attribue des propriétés de perméabilité qui en font «un espace de libre-échange et de construction perpétuelle, [qui] interroge les occasions et les circonstances des constructions interculturelles» (Ben-Messahel 2009: 11). Qu'elles soient fermées ou ouvertes, étanches ou perméables, les frontières sont, à ce deuxième niveau d'interprétation, le mécanisme que nous réglons pour percevoir les rapports de force, les dynamiques de pouvoir et le jeu des négociations entre deux entités perçues à travers leurs différences.

De manière générale, la conception dynamique et relationnelle des *frontières* renvoie à la notion d'*interface*. C'est par ce terme que l'anthropologue Gregory Bateson aura éventuellement précisé sa pensée à ce sujet lors d'une conférence donnée à l'Institut Esalen (Californie) dans les derniers mois de sa vie (soit en 1980):

Ce dont je veux parler, [...] ce sont des *interfaces*, des frontières qui sont *entre* [...] et non des frontières qui *enferment*, celles-ci étant opaques ou non-perméables. [Je veux plutôt parler] des frontières qui connectent entre elles deux zones actives. [Ce qui m'intéresse, c'est] la transmission [...] De telles interfaces ne sont pas des limites ou des obstacles. Ce sont des zones d'échanges actives et perméables produisant une différenciation, mais pas une séparation.

Bateson 1980 cité par Charlton 2008: e589

Le Moigne parle, pour sa part, d'une nouvelle «recette de modélisation qui s'avère très féconde» pour la compréhension des systèmes ouverts, recette qu'il désigne comme «[l]a méthode du gonflement de la membrane [qui] conduit à privilégier, dans la modélisation, l'examen des transactions du système avec son environnement, donc *ce qui se passe à la frontière*» (Le Moigne 2006: 243).

Frontière-processus: un passage où s'opèrent des conversions

À propos d'adaptation au chaos

LE PÈRE: [...] Les chevaux ne s'adaptent pas au monde de l'automobile; et ça fait partie du même problème. Les chevaux sont imprévisibles, comme les flamants dans le jeu de croquet.

LA FILLE: Et les gens?

LE PÈRE: Les gens quoi?!

LA FILLE: Ils sont vivants! Est-ce qu'ils s'adaptent, eux? Je veux dire, aux rues?

LE PÈRE: Non, je ne crois pas qu'ils s'y adaptent vraiment – à moins qu'ils ne fassent beaucoup d'efforts pour se protéger et s'adapter. Oui, ils doivent devenir prévisibles parce que sinon, les machines se mettraient en colère et les tueraient.

Bateson 1977a:50

Au troisième pôle de sa définition, la notion de frontière se trouve graduée par une règle allant de l'idée de chaos à celle d'organisation. Cela ouvre un nouveau répertoire de significations qui, non seulement nous «rappellent fort opportunément que les frontières sont des lieux avant d'être des lignes» (Bennafla et Peraldi 2008:8), mais encore qu'il s'y passe parfois quelque chose d'exceptionnel, de complexe et de paradoxal. Dans ce registre interprétatif beaucoup plus élaboré, on parlera par exemple, côté *chaos*, de frontières comme de lieux de «la vie sociale, économique, culturelle» (*idem*) où règne la confusion «en dépit des tentatives de mise en ordre» (*ibid.*: 11), et où sont observées des «situations complexes, brouillonnes et chaotiques» (*ibid.*: 12) qui en font néanmoins «un lieu d'avant-garde où s'opèrent, dans le bricolage, des innovations» (*idem*); ou encore de «frontières introuvables [au point où le] chercheur, animé par la meilleure volonté cartographique du monde, en vient à désespérer devant un fouillis qui ne se laisse jamais réduire à une ligne» (Bromberger et Morel 2001: n.p.). Alors que du côté *organisation*, on parlera plutôt des frontières comme espace-temps privilégié des processus identitaires, où s'enclenchent les mécanismes qui «conditionnent l'émergence et le maintien des groupes ethniques au sein de sociétés plus larges [et] où se joue le maintien de l'identité ethnique dans les interactions entre membres de groupes différents» (Costey 2006:106)¹².

Il ne faut pas manquer, ici, la subtilité avec laquelle il faut raisonner pour bien distinguer cette troisième posture – que je considère dialogique – de la précédente, selon laquelle la frontière en tant qu'interface est ouverte ou perméable. Dans l'esprit d'une appréhension de la complexité, la frontière-

12. On aura sans doute compris que Costey parle ici de Barth et de son modèle de l'ethnicité.

processus est ici plus qu'un lieu de rencontre et d'échange, plus qu'un de ces «sites privilégiés de l'observation» dont parlent les ethnologues des cultures et des chercheurs des études interethniques (Bromberger et Morel 2001). C'est, au plus faible, un espace de dialogue ou de conversation, et au plus fort, un processus qui se caractérise par une dialectique d'ordre/désordre tel que conçue par les penseurs de la complexité héritiers d'Edgar Morin (voir Mukungu Kakangu 2011 : 233).

Ainsi, chaotiques ou organisées, ces frontières sont, à ce troisième niveau d'interprétation, l'espace conceptuel que nous dégageons pour théoriser le *processus du changement* qu'il faut concevoir dans toute sa complexité, «avec son lot d'hybridations et d'enchevêtrements créatifs» (Bennafla et Peraldi 2008 : 8) et ses «conflits [qui] mènent inévitablement à [...] la création d'une nouvelle sémiosphère d'un ordre supérieur» (Lotman 1999 : 39). On peut repérer ce troisième niveau d'interprétation des frontières en tant que *zone de conversion et de conversation* (Mary 2000) dans le travail de Jean et John Comaroff réuni en deux tomes intitulés *Of Revelation and Revolution : Christianity, Colonialism, and Consciousness in South Africa* (1991) et *The Dialectics of Modernity on a South African Frontier* (1997).

La «grande confusion causant des erreurs»

À propos de clarification

LA FILLE : Nous parlions d'embrouillamini, l'autre jour. Est-ce qu'en ce moment nous parlons bien de la même chose? [...] Et tu disais que la science, c'est de clarifier... [...] Il me semble que je ne comprends pas très bien. Les choses passent les unes dans les autres, et moi je m'y perds.

LE PÈRE : Je sais que c'est difficile. Le fait est que – si l'on pouvait y voir clair – on s'apercevrait que notre conversation aussi a une sorte de contour.

Bateson 1977a : 48

Ces trois déclinaisons de la notion de frontière – en tant que contours, interfaces et processus, de même que leur possible croisement, voire même leur triangulation selon un jeu complexe de pondération – permettent une grande variété de perspectives qui, en l'absence d'une clé de compréhension systémique, peuvent être à la source d'une grande confusion. C'est sans doute ce qui fait dire à Lamont et Molnar qu'une synthèse est impossible :

Sans surprise, les multiples développements récents autour du concept de frontières n'ont pas encore conduit à des efforts de synthèse. Une plus grande intégration est souhaitable car elle pourrait faciliter l'identification de similitudes et de différences éclairantes sur le plan théorique, dans la façon dont les frontières sont établies à travers les contextes et les types de groupes, et aux niveaux social, psychologique, culturel et structurel.

Lamont et Molnar 2002 : 168

Dans un important effort d'organisation, Lamont et Molnar parviennent néanmoins à faire ressortir quelques grands courants de ce qu'ils ont appelé *The Study of Boundaries in the Social Sciences* (Lamont et Molnar 2002). Le texte notoire de Barth (1969) s'y trouve classé dans la section *Ethnic/Racial Inequality*, aux côtés des sections *Class Inequality* et *Gender and Sexual Inequality*, et ce, en vertu d'une organisation thématique et disciplinaire plutôt qu'en fonction d'une compréhension systémique. Cela donne à penser que certains (plusieurs) chercheurs de l'ethnicité ont fait un usage désinvolte de la notion de frontière et qu'ils n'ont peut-être pas terminé ce «travail scientifique [qui] consiste à faire progressivement disparaître le flou de la métaphore originaire» (Molino 1979 : 103) pour en tirer quelque chose de plus, comme une *hypothèse* ou un *modèle*.

Du point de vue des préceptes du Constructivisme, il y a là un dommage considérable ; car la pensée analogique (appelée aussi la pensée métaphorique, ou encore l'*abduction* comme mode de raisonnement) est l'un des outils les plus puissants des méthodes de modélisation qui reconnaissent le potentiel pédagogique des métaphores¹³ au point d'en faire des «instruments fondamentaux de pensée [et] de raisonnement» (Pirotton 1994 : 74). En tant qu'instrument cognitif, toutefois, la métaphore ne trouve sa pertinence scientifique que lorsque, d'«une "intuition" vague inspirée d'une autre science, [elle] conduit à des formulations plus précises [...] dont les termes nous permettent ensuite de concevoir de façon plus féconde notre propre matériel» (Bateson 1977c : 94). Pour un adepte de la pensée systémique comme Gregory Bateson, la fécondité du travail métaphorique tient à cette capacité d'abstraction du modélisateur qui doit atteindre un degré suffisamment élevé¹⁴ pour «faire apparaître des analogies entre des situations appartenant à des domaines habituellement séparés» (Boudon *et al.* 2016 : n.p.).

Si la métaphore des frontières fut féconde pour Barth et les anthropologues de la mer du Nord, elle le fut aussi pour plusieurs autres modélisateurs composant dans leur ensemble un bassin très riche de disciplines scientifiques. Qu'il s'agisse de sciences biologiques, humaines ou sociales, le pouvoir modélisateur de la notion de frontière ne s'exprime toutefois que dans le cas où les questions de recherche sont formulées en termes d'interaction d'une *entité* avec son *environnement*, c'est-à-dire : en termes de fonctions de maintenance (frontière-interface), bien sûr, mais surtout de *transformation des organisations* (frontière-processus). Autrement, elle reste à peu près stérile.

13. À propos de métaphores, leur potentiel comme instrument cognitif ou comme outil de la pensée scientifique se révèle sous certaines conditions seulement, notamment décrites par George Lakoff et Mark Johnson (1985), et plus récemment par des spécialistes de la réalité virtuelle (Fuchs *et al.* 2001).

14. Bateson écrit à propos de ses méthodes : «Il serait juste de dire que j'use des analogies d'une façon qui peut surprendre par son degré d'abstraction» (Bateson 1977c : 94).

Modélisation par triangulation des perspectives

Conformément aux principes de la modélisation systémique, nous pouvons dire qu'il y a trois manières de théoriser la différence à l'aide de la notion de frontière :

- La différence telle qu'*essentialisée* par des contours : cette perspective permet de « découper » le monde (différencier le groupe des x du groupe des y) ;
- La différence telle que *fonctionnant* aux interfaces : cette perspective permet de représenter des rapports de force ou d'opposition ;
- La différence telle que *processant* des processus : cette perspective permet de représenter la différence comme information irriguant les systèmes complexes et fournissant l'environnement propice à l'adaptation, aux apprentissages et, éventuellement, aux conversions.

En procédant par triangulation, il devient possible de construire une représentation de la *différence* qui en pondère maintenant trois aspects que nous pouvons sélectionner en fonction de nos finalités respectives. Ainsi, la définition ontologique nous révélera *ce que c'est* ; la définition fonctionnelle nous instruira sur *ce que ça fait* ; et seule la définition généalogique nous renseignera sur *ce que ça devient* (Le Moigne 2006).

Considérant l'intérêt de Barth pour la formulation de problématiques processuelles, on peut imaginer que son utilisation de la notion de frontière s'inscrive dans cette dernière voie.

Quel constructivisme pour les études ethniques ?

C'est avec des forces de percolation variables et selon différents degrés de perméabilité des milieux institutionnels et intellectuels que, depuis les années 1930, le flux des idées constructivistes a traversé un certain nombre de disciplines. Une lecture décloisonnée permet à ce titre de constater que c'est majoritairement à travers les lunettes singulières de leurs propres préoccupations théoriques – plutôt que dans la perspective plus large de la philosophie ou de l'épistémologie des sciences – que plusieurs corps disciplinaires ont bâti « leur » constructivisme, sélectionnant à leur gré les éléments qui convenaient le mieux à leurs projets d'étude, selon une certaine logique de *magasinage* conséquente des besoins de chacun. On trouve ainsi une multitude de manières de s'approprier les théories et de faire usage des méthodes du constructivisme, chaque *variété* privilégiant l'aspect paraissant le plus fécond au regard d'un certain type de question et d'objet de recherche. C'est sans doute ce qui fait dire à ses plus virulents détracteurs que « le mouvement constructiviste serait sans doute mieux décrit comme une coalition fragile de groupes académiques nomades et marginaux » (Lynch 2007 : 225).

Sans donner raison à Lynch sur l'absence de dogme, de protocoles techniques, d'auteurs majeurs et d'idéologies, il faut reconnaître qu'un certain constructivisme mou s'illustre par la mise en œuvre partielle ou limitée du projet épistémologique, avec des répercussions négatives sur la crédibilité scientifique des disciplines en cause et le soulèvement de questions d'ordre social et éthique qui sont de plus en plus matière à débats publics.

Considérant le caractère crucial des problématiques fixant les enjeux des études ethniques, ne devrait-on pas justement craindre les conséquences d'une édification de leurs programmes de recherche sur des fondations intellectuelles instables, voire fragilisées par des failles du raisonnement épistémologique, logique, méthodologique ou métaphorique?

Dans un pays connu pour une longue tradition politique bâtie sur la notion du *multiculturalisme* (Canada), qui héberge un mouvement politique offrant l'alternative de l'*interculturalisme* (Québec)¹⁵, et où l'on a par ailleurs recours à l'expertise de nombreux spécialistes universitaires et multidisciplinaires pour lutter contre le racisme et la discrimination ou encore pour exercer une meilleure gestion de la diversité (notamment à Montréal), que peut-on exiger des programmes de recherche quant à la rigueur de leur cadre épistémologique et du point de vue de la *cohérence de leurs méthodes* avec les *finalités de leurs projets*? Faut-il réclamer des chercheurs qu'ils nous livrent des vérités absolues, scientifiques, statistiques et incontestables à propos des enjeux sociaux de l'ethnicité? Ou plus modestement – en admettant que l'anthropologie, la sociologie, les études ethniques et les autres cadres d'interprétation de la diversité humaine ne sont ni des sciences naturelles objectives, ni des branches des beaux-arts, mais plutôt des postes d'observation qui font varier nos perspectives sur le monde social – peut-on plutôt leur demander d'élaborer des «représentations contextualisantes et intelligibles sur lesquelles [nous pourrions ensuite collectivement] raisonner pour agir» (Le Moigne 2006: XV)?

En somme, en faisant du *projet de modélisation systémique* la finalité de la recherche constructiviste en études ethniques au Québec, nous devons comprendre qu'il revient conséquemment à d'autres le soin de *tracer des contours* (c'est-à-dire: d'encadrer par des politiques; d'édicter les codes du *vivre ensemble*, du comportement religieux dans l'espace public ou de conduites éducatives; de durcir ou d'assouplir les règles de l'immigration; de définir les appartenances et leur légitimité politique) ou de *renverser les dynamiques relationnelles aux interfaces de la rencontre* (c'est-à-dire: d'encadrer les effets de la diversité, de défendre les minorités, de dénoncer le racisme ou de réparer les iniquités dans un contexte de plus en plus diversifié). Ces projets, dit Bateson, il faut les abandonner aux «administrateurs» car «il est presque

15. Au sujet des similarités et des différences entre le multiculturalisme canadien et l'interculturalisme québécois, voir Rocher et White (2014).

sûr», dit-il, «que la formulation scientifique des problèmes du contact culturel ne doit pas suivre les mêmes voies» (Bateson 1977b:78) que la leur. Et si des «dichotomies» apparaissent «dans la définition du contact culturel», elles peuvent sans hésitation «être considérées comme symptomatiques de cette façon de penser en termes administratifs» (*ibid.*), plutôt qu'en termes de connaissance anthropologique.

Dans le contexte spécifique de la vie intellectuelle montréalaise (qui grouille dans quatre universités développant chacune des programmes d'études et de recherche dans le domaine des relations ethniques) nous pourrions aussi plaider pour une meilleure formation épistémologique de la relève de la recherche en études ethniques, que ce soit dans le contexte disciplinaire de l'anthropologie ou de toutes autres disciplines des sciences humaines et sociales ayant de l'intérêt pour les dynamiques interculturelles à l'ère de la super-diversité (Vertovec 2010). Car dans les différentes interprétations qu'on peut faire des difficultés éthiques, théoriques et méthodologiques rencontrées en études ethniques, il y a un besoin d'approfondir une réflexion sur les fondements du savoir. Comme l'a souvent dénoncé Jean-Louis Le Moigne :

[...] vous comme moi et comme pratiquement tous nos collègues, nous sommes d'une inculture épistémologique scandaleuse. Inadmissible. Immorale. [...] Comment on peut être professeur dans une Université [...] sans avoir passé un examen d'épistémologie, sans avoir eu l'occasion de réfléchir à des questions telles que [les trois suivantes, qui sont fondamentales:]

Le Moigne 2002:6

- Qu'est-ce la connaissance (la question gnoséologique)?
- Comment est-elle constituée ou engendrée (la question méthodologique)?
- Comment apprécier sa valeur ou sa validité (la question éthique)?

Le Moigne 2012 [1995]:4

Il est possible qu'un rapport de force se jouant entre les sciences pures et les sciences humaines et sociales agisse de manière implicite pour dissuader des départements et des laboratoires de recherche entiers de déployer l'énergie nécessaire pour entreprendre un tel changement de paradigme. À la décharge des institutions de la connaissance, il faut toutefois reconnaître que le défi est redoutable. Edgar Morin nous en prévient d'ailleurs lorsqu'il écrit que :

Rien [n'est] plus difficile que de modifier le concept angulaire, l'idée massive et élémentaire qui soutient tout l'édifice intellectuel. Car c'est évidemment toute la structure du système de pensée qui se trouve bouleversée, transformée, c'est toute une énorme superstructure d'idées qui s'effondre.

Morin 2005:75-76

Voilà pourtant ce à quoi *il faut s'apprêter*, ajoutait Morin, il y a de cela plus d'une décennie. Sans doute avait-il en tête cette prédiction de Bateson selon laquelle une «définition étroite des objectifs humains, renforcée par la technologie, entraînerait des catastrophes irréversibles et que seule une meilleure épistémologie pourrait nous sauver» (Bateson, cité par Charlton 2008 : e158).

Références

- AVENIER M.-J., 2011, «Les paradigmes épistémologiques constructivistes: post-modernisme ou pragmatisme?», *Management & Avenir*, 3, 43 :372-391, consulté sur Internet (doi:10.3917/mav.043.0372) le 15 juillet 2017.
- AYMES M. et S. PÉQUIGNOT, 2000, «Questions d'identité: l'apport de Fredrik Barth», *Labyrinthe*, 7 :43-47, consulté sur Internet (<http://labyrinthe.revues.org/503>) le 24 juin 2016.
- BAILEY F.G., 1982, «Review: Selected Essays of Fredrik Barth by Fredrik Barth», *American Ethnologist*, 9, 3 :584-585, consulté sur Internet (<http://www.jstor.org/stable/644008>) le 5 août 2017.
- BALDE A., 2007, «L'ethnie à l'épreuve des enjeux politiques: réflexions sur le cas guinéen». Communication à la conférence internationale organisée par le CIQSS et l'INED, Montréal, 6 au 8 décembre 2007.
- BARTH F., 1969, *Ethnic Groups and Boundaries: The Social Organization of Social Difference*. Long Grove, Waveland Press.
- , 1987a, *Cosmologies in the Making. A Generative Approach to Cultural Variation in Inner New Guinea*. Cambridge, Cambridge University Press, disponible sur Internet (doi: 10.1017/CBO9780511607707) le 30 novembre 2017.
- , 1987b, «Some Reflections on Theory and Method»: 83-88, in F. Barth, *Cosmologies in the Making. A Generative Approach to Cultural Variation in Inner New Guinea*. Cambridge, Cambridge University Press, disponible sur Internet (doi: 10.1017/CBO9780511607707.013) le 30 novembre 2017.
- , 1992, «Towards Greater Naturalism in Conceptualizing Societies»: 17-33, in A. Kuper (dir.), *Conceptualizing Society*. Londres, Routledge.
- , 2007, «Overview: Sixty Years in Anthropology», *Annual Review of Anthropology*, 36, 1 :1-16, consulté sur Internet (doi: 10.1146/annurev.anthro.36.081406.094407) le 3 juin 2017.
- , 2008 [1969, 1995], «Les groupes ethniques et leurs frontières»: 203-249, in Ph. Poutignat et J. Streiff-Fénart, *Théories de l'ethnicité*. Paris, Presses universitaires de France.
- BARTH F. (dir.), 1978, *Scale and Social Organization*. Oslo, Universitetsforlaget.
- BATESON G., 1977a, «Pourquoi les choses ont-elles des contours?»: 46-50, in G. Bateson, *Vers une écologie de l'esprit I*. Paris, Éditions du Seuil.
- , 1977b, «Contact culturel et schismogénèse»: 77-87, in G. Bateson, *Vers une écologie de l'esprit I*. Paris, Éditions du Seuil, disponible sur Internet (<http://olivier.hamman.free.fr/imports/auteurs/bateson/eco-esprit/contact%20culturel.htm>) le 30 novembre 2017.

- , 1977c, «Comment penser sur un matériel ethnologique : quelques expériences» : 88-102, in G. Bateson, *Vers une écologie de l'esprit I*. Paris, Éditions du Seuil.
- , 1980, *Vers une écologie de l'esprit II*. Paris, Éditions du Seuil.
- BEN-MESSAHEL S. (dir.), 2009, *Des frontières de l'interculturalité. Étude pluridisciplinaire de la représentation culturelle : Identité et Altérité*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- BENNAFLA K. et M. PERALDI, 2008, «Introduction. Frontières et logiques de passage : l'ordinaire des transgressions», *Cultures & Conflits*, 72 : 7-12, consulté sur Internet (doi : 10.4000/conflits.17383) le 1^{er} octobre 2016.
- BERGER P.L. et T. LUCKMANN, 2012 [1966], *La construction sociale de la réalité*. Paris, Éditions Armand Colin.
- BOUDON R. *et al.*, 2016, «Modèle». Paris, Encyclopædia Universalis, disponible sur Internet (<https://www.universalis.fr/encyclopedie/modele/>) le 4 décembre 2017.
- BROMBERGER C. et A. MOREL, 2001, «L'ethnologie à l'épreuve des frontières culturelles» : 3-24, in Ch. Bromberger et A. Morel, *Limites floues, frontières vives : des variations culturelles en France et en Europe*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, consulté sur Internet (doi : 10.4000/books.editionsmsmh.2904) le 28 juin 2017.
- CALDWELL G., 1983, *Les études ethniques au Québec*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- CHARLTON N.G., 2008, *Understanding Gregory Bateson : Mind, Beauty, and The Sacred Earth*. Albany, State University of New York Press.
- CLAUDEL P., 1984 [1907], *Art Poétique*. Paris, Éditions Gallimard.
- COMAROFF J. et J. COMAROFF, 1991, *Of Revelation and Revolution*. Vol. 1 : *Christianity, Colonialism, and Consciousness in South Africa*. Chicago, Londres, The University of Chicago Press.
- , 1997, *Of Revelation and Revolution*. Vol. 2 : *The Dialectics of Modernity on a South African Frontier*. Chicago, Londres, The University of Chicago Press.
- COSTEY P., 2006, «Les catégories ethniques selon F. Barth», *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 10, consulté sur Internet (doi : 10.4000/traces.155) le 23 novembre 2015.
- DURAFOUR J.-M., 2007, «“Cette frontière qui battait sans cesse en retraite” : Turner et le cas américain», *Cités*, 3, 31 : 47-58, consulté sur Internet (doi : 10.3917/cite.031.0047) le 30 juin 2017.
- ELBAZ M., 1983, «La question ethnique dans la sociologie québécoise : critiques et questions», *Anthropologie et Sociétés*, 7, 2 : 77-84, consulté sur Internet (<http://id.erudit.org/iderudit/006135ar>) le 26 novembre 2017.
- ERIKSEN T.H., 1996, *The Epistemological Status of the Concept of Ethnicity* («The Anthropology of Ethnicity»). Conférence, Amsterdam, décembre 1993, consulté sur Internet (http://hyllanderiksen.net/Status_of_ethnicity.html) le 15 juillet 2017.

- , 2009, «Visions récursives : Gregory Bateson et le paradigme ethnique de la mer du Nord», *Ethnologie française*, 39, 2:217-227, consulté sur Internet (doi: 10.3917/ethn.092.0217) le 15 juillet 2017.
- , 2015, *Fredrick Barth : An Intellectual Biography*. Londres, Pluto Press.
- ERIKSEN T.H. et F.S. NIELSEN, 2001-2013, *A History of Anthropology*. Londres, Pluto Press.
- FUCHS P., G. MOREAU et J.-P. PAPIN, 2001, *Le traité de la réalité virtuelle*. Paris, Presses de l'École des mines.
- GALVEZ-BEHAR G., 2009, «Le constructivisme de l'historien. Retour sur un texte de Brigitte Gaïti», *Le Mouvement social*, 4, 229: 103-113, consulté sur Internet (doi: 10.3917/lms.229.0103) le 15 juillet 2017.
- GERARD R.W., 1969, «Hierarchy, Entitation, and Levels»: 215-228, in L.L. Shyte, A.G. Wilson et D. Wilson (dir.), *Hierarchical Structure*. New York, Elsevier.
- JOUBERT J., 1861, *Joubert, Joseph (1754-1824). Pensées, maximes, essais et correspondance de J. Joubert (Nouv. éd.) recueillis et mis en ordre par M. Paul Raynal et précédés d'une notice sur sa vie, son caractère et ses travaux. 1861*, consulté sur Internet (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k205610z>) le 28 novembre 2017.
- JUTEAU D., 2015, *L'ethnicité et ses frontières*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- LAKOFF G. et M. JOHNSON, 1985, *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- LAMONT M. et V. MOLNAR, 2002, «The Study of Boundaries in the Social Sciences», *Annual Review of Sociology*, 28:167-195, disponible sur Internet (https://scholar.harvard.edu/lamont/files/m.lamont-v.molnar-the_study_of_boundaries.pdf) le 30 novembre 2017.
- LAPOINTE J., 1993, «L'approche systémique et la technologie de l'éducation», *Educatechnologiques*, 1, 1, consulté sur Internet (<https://www.sites.fse.ulaval.ca/reveduc/html/vol1/no1/apsyst.html>) le 10 juin 2017.
- LE MOIGNE J.-L., 2002, «Épistémologie de l'interdisciplinarité: la complexité appelle des stratégies de *reliance*». Conférence, Université de Nantes, septembre 2002, consulté sur Internet (<https://shareslide.org/epistemologie-de-l-interdisciplinarite-la-complexite-appelle-des-strategies-de-reliance-1-jean-louis-le-moigne>) le 23 juin 2017.
- , 2006 [1977], *La théorie du système général: théorie de la modélisation*, disponible sur Internet (<http://www.mcxapc.org/inserts/ouvrages/0609tshtm.pdf>) le 30 novembre 2017.
- , 2012 [1995], *Les épistémologies constructivistes*. Paris, Presses universitaires de France, 4^e édition.
- LE MOUVEMENT MATRICIEN, n.d., «Identité ethnique et métissage: frontières et ciment culturel pour trouver l'équilibre naturel», consulté sur Internet (<https://matricien.org/politique/identite-et-metissage/>) le 25 juin 2017.
- LINCOLN Y.S. et E.G. GUBA, 1985, *Naturalistic Inquiry*. Londres, New York, Routledge.
- LOTMAN Y., 1999, *La sémiosphère*. Limoges, Presses universitaires de Limoges.

- LYNCH M., 2007, «Vers une généalogie constructiviste du constructivisme social», *Revue du Mauss*, 17: 224-225, consulté sur Internet (doi: 10.3917/rdm.017.0224) le 17 juillet 2017.
- MARTINIELLO M., 2013, *Penser l'ethnicité. Identité, culture et relations sociales*. Liège, Presses universitaires de Liège.
- MARY A., 2000, «Conversion et conversation: les paradoxes de l'entreprise missionnaire», *Cahiers d'études africaines*, 160: 779-800, consulté sur Internet (<https://etudesafricaines.revues.org/49>) le 27 novembre 2017.
- MEYRAN R. et V. RASPLUS, 2014, «La nouvelle idéologie culturaliste», *Hommes & Libertés*, 166: 16-18, consulté sur Internet (www.ldh-france.org/wp.../HL166-Dossier-3.-La-nouvelle-idéologie-culturaliste.pdf) le 5 mars 2017.
- MOLINO J., 1979, «Anthropologie et métaphore», *Langages*, 12, 54: 103-126, consulté sur Internet (doi: 10.3406/lgge.1979.1821) le 25 octobre 2016.
- MORIN E., 2005, *Introduction à la pensée complexe*. Paris, Éditions du Seuil.
- MUKUNGU KAKANGU M., 2011, «Glossaire», *Hermès, La Revue*, 60, 2: 232-237, consulté sur Internet (<http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2011-2-page-232.htm>) le 20 juin 2017.
- PIRES A., 1997, «De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale pour les sciences sociales»: 3-54, in J. Poupard, Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A. Pires (Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives), *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Montréal, Gaëtan Morin Éditeur.
- PIROTTON G., 1994, «Métaphore et communication pédagogique. Vers un usage délibéré de la métaphore à des fins pédagogiques», *Recherches en communication*, 2: 74-89, consulté sur Internet (<http://sites.uclouvain.be/rec/index.php/rec/article/viewFile/431/411>) le 30 novembre 2017.
- POUTIGNAT P. et J. STREIFF-FÉNART, 2008 [1995], *Théories de l'ethnicité*. Paris, Presses universitaires de France.
- , 2015, «L'approche constructiviste de l'ethnicité et ses ambiguïtés», *Terrains/Théories*, 3, consulté sur Internet (doi: 10.4000/teth.581) le 2 juillet 2016.
- RINAUDO C., 1999, *L'ethnicité dans la cité. Jeux et enjeux de la catégorisation ethnique*. Paris, Éditions L'Harmattan.
- ROCHER F. et B.W. WHITE, 2014, «L'interculturalisme québécois dans le contexte du multiculturalisme canadien», Institut for Research on Public Policy (IRPP), consulté sur Internet (<http://irpp.org/research-studies/study-no49/>) le 27 novembre 2017.
- SEVERI C., 2010, «Nous et Eux. Réflexions sur la différence culturelle», in A. Berthoz, C. Ossola et B. Stock (dir.), *La pluralité interprétative: fondements historiques et cognitifs de la notion de point de vue*. Paris, Collège de France, consulté sur Internet (doi: 10.4000/books.cdf.1437) le 2 juillet 2016.
- TRÉMON A.-C., 2012, «Que faire du couple local/global? Pour une anthropologie pleinement processuelle», *Social Anthropology/Anthropologie sociale*, 20, 3: 250-266, consulté sur Internet (doi:10.1111/j.1469-8676.2012.00205.x) le 13 février 2017.

VERTOVEC S. (dir.), 2010, *Anthropology of Migration and Multiculturalism. New Directions*. Londres, New York, Routledge.

WHITE B.W. et D. CÔTÉ, à paraître, *Systemic Thinking and Intercultural Communication*.

WINTER E., 2004, *Max Weber et les relations ethniques. Du refus du biologisme racial à l'État multinational*. Québec, Les Presses de l'Université Laval.

RÉSUMÉ – ABSTRACT – RESUMEN

Constructivismes en études ethniques au Québec : retour à la notion de frontières de Barth

Dans le domaine de la recherche sur l'ethnicité, la notoriété de Fredrik Barth n'est plus à faire. La reconnaissance qu'on lui témoigne à travers le monde depuis une cinquantaine d'années paraît inaltérable. Elle ne porte toutefois que sur quelques aspects très ciblés de son travail qui s'est finalement cristallisé autour de la notion de frontières (1969). Il est probable qu'une perspective aussi étroite ait contribué non seulement à une réduction de la pensée de Barth, mais aussi à la perte d'une certaine densité de la pensée constructiviste dans l'étude de l'ethnicité. Ma proposition consiste à montrer que la métaphore des frontières est un outil puissant indispensable à la modélisation des systèmes ouverts. Cette démonstration me permet deux choses : d'abord, de fournir quelques arguments à l'appui de mon hypothèse de l'engagement de Barth dans un constructivisme respectueux de tous les préceptes de la démarche systémique ; et de convaincre ensuite le lecteur de l'importance pour les études ethniques de fonder sur de meilleures assises la construction des connaissances qu'elles diffusent au sujet des différences humaines. La démarche dans son ensemble peut être considérée comme un plaidoyer pour une meilleure épistémologie des études ethniques, notamment dans le riche contexte des études ethniques à Montréal et au Québec.

Mots clés : Genest, constructivisme, ethnicité, études ethniques, relations inter-ethniques, approche systémique, frontières, Barth, Bateson

Constructivism and Ethnic Studies in Québec : Back to Barth's Notion of Boundaries

For the past 50 years, Fredrik Barth's research on ethnicity has earned him an enduring reputation worldwide. However, a relatively limited selection of his work has been recognized, with his concept of boundaries receiving most of the attention (1969). This narrow perspective not only falls short in representing the full breadth of Barth's overall contributions, but it also underplays the relevance of constructivist thought to the study of ethnicity. My objective in this paper is to show that the boundaries metaphor is a powerful and indispensable tool for modeling open systems. In order to accomplish this, I will touch on two main points: first, I will provide some arguments to support my hypothesis that Barth's commitment to constructivism is fully in line with the tenets of the systemic approach; and, second, I will attempt to convince the reader of the importance that ethnic studies begin looking for more

suitable epistemological foundations for studying human difference. In a way, this paper could be considered a plea for a better epistemology in ethnic studies, especially in the rich context of ethnic studies in Montréal and in Québec.

Keywords : Genest, Constructivism, Ethnicity, Ethnic Studies, Inter-Ethnic Relations, Systemic Approach, Borders, Barth, Bateson

Constructivismo en los estudios étnicos en Quebec: retorno a la noción de fronteras de Barth

En el campo de investigación sobre la etnicidad, la notoriedad de Fredrik Barth es bien conocida. El reconocimiento que se le otorga a nivel mundial desde hace unos cincuenta años parece imperecedero. Sin embargo, dicho reconocimiento sólo concierne algunos aspectos bien delimitados de su trabajo que cristalizó en torno de la noción de fronteras (1969). Es probable que una perspectiva tan estrecha haya contribuido no solamente a reducir el pensamiento de Barth, sino también la dilución de la densidad del paradigma constructivista en el estudio de la etnicidad. Mi propósito consiste en demostrar que la metáfora de frontera es una potente herramienta indispensable en la modelización de sistemas abiertos. Esta demostración me permite dos cosas: por principio avanzar argumentos para apoyar mi hipótesis de la participación de Barth en un constructivismo respetuoso de todos los preceptos del planteamiento sistémico; y en seguida, convencer al lector de la importancia para los estudios étnicos de basar sobre cimientos más sólidos la construcción de conocimientos que dichos estudios difunden sobre las diferencias humanas. La perspectiva en su conjunto puede ser considerada como un argumento en favor de una mejor epistemología de los estudios étnicos, sobretodo en el floreciente contexto de estudios étnicos en Montreal y en la provincia de Quebec.

Palabras clave: Genest, constructivismo, etnicidad, estudios étnicos, relaciones inter-étnicas, perspectiva sistémica, fronteras, Barth, Bateson

Sylvie Genest

Laboratoire de recherche en relations interculturelles

Université du Québec à Montréal

Case postale 8888, succursale Centre-ville

Montréal (Québec) H3C 3P8

Canada

genest.sylvie@uqam.ca